

A tout séducteur, tout honneur : le Vieux Marché. Celui que des esprits raffinés nomment aujourd'hui "les Pucés", sans doute parce que son appellation d'origine - den â mett' - leur resterait en travers de la gorge s'ils s'avisaient de vouloir la prononcer.

Mon père m'y entraînait de force le dimanche matin, à l'heure de la cohue. J'avais six ans et n'appréciais que médiocrement d'être ainsi piétiné, des heures durant, par une foule bruyante, indifférente, insouciant. Je n'étais jamais qu'un ketje parmi beaucoup d'autres, effaré que l'on pût prêter de l'intérêt à ces dentiers jaunis, à ces lunettes sans verres, à ces casseroles cabossées, à ces chapeaux boules aux bords élimés, entassés à même le pavé. Qu'allais-je donc faire dans cette étrange galère et d'où mon père tenait-il cet amour sacré de la Vosseplaeîn, lui qui n'y achetait jamais rien ?

Je l'ai appris un matin, à l'occasion d'une querelle de ménage bien de chez nous. La révélation me vint d'une réflexion virulente de ma mère qui reprocha ce jour-là à l'auteur de mes jours de n'être que le fils d'une "voddevrà". Traduction superflue. J'étais fixé mais pas autrement offensé. Je pris même l'habitude de regarder ma grand-mère paternelle d'un autre oeil. Ainsi donc, elle "en était".

Avec l'habitude vint un certain plaisir : celui de fureter dans des montagnes de bouquins, vingt fois saccagés, à la recherche du plus insolite, tandis que le vendeur hurlait par-dessus ma tête : "De boeken nen bal !"

Si ma mémoire est bonne, le premier livre que mon père consentit à me payer était un volume dépareillé de l'Esprit des Lois. Ni alors, ni depuis, je n'en ai lu la première ligne. Que Montesquieu me pardonne.

Là n'était d'ailleurs pas la question. L'important était de toucher. De feuilleter. De humer les senteurs enivrantes du vieux papier. Puis, rentré à la maison, de subtiliser dans le "kot" aux souliers la boîte de cirage, d'en nourrir le dos déshydraté de la reliure et de l'astiquer jusqu'à la rutilance.

Conscient, confusément, de mon plaisir de lire, mon père m'offrait, au moment de nous en aller, une série de périodiques en bandes dessinées périmées qu'un colporteur soldait à grands cris au coin de la rue Blaes. Je savourais ainsi les aventures mirobolantes de Mandrake, le Roi de la Magie, et de Gordon l'Intrépide avec trois mois de retard et dans le désordre le plus complet : jamais deux numéros ne se suivaient. Les joies lacunaires ne sont pas les moins subtiles.

L'homme est ainsi fait que d'un plaisir simple il fait rapidement un besoin. Soyons honnêtes : ceux qui, comme moi, entretiennent depuis plus d'un demi-siècle des amitiés particulières avec le Vieux Marché ne sont rien d'autre que des "camés". Il leur faut leur "joint" quotidien et lorsqu'ils sont en manque, ils se révèlent singulièrement atrabilaires.



*Déballage au Vieux Marché
Dessin original de Georges Winterbeek*

C'est ce qu'il advint de moi et j'ai gardé parfaite souvenance de ces temps, relativement proches encore, où le chemin de l'école - j'étais "prof", j'ai omis de le dire - passait nécessairement par la place du Jeu de Balle. La rencontre avait lieu vers 7 heures le matin, qu'il plût ou qu'il ventât. Parfois, le brouillard enveloppait toutes choses et c'était dans un brouhaha ouaté que j'assistais au déchargement des premiers camions. Commençait alors la foire d'empoigne, une compétition où j'ai rarement excellé. Quelques requins de l'Antiquité, originaires pour la plupart du Grand Sablon ou de ses environs immédiats, étaient là, au premier rang, qui jouaient des talons et des coudes, détectant les pièces rares avant même de les avoir aperçues, âpres au gain facile, sans égards pour les gagne-petits de la ferraille à qui ils payaient un louis ce qu'ils revendraient cinq mille francs. Ceux des "golden sixties" savent que je n'exagère pas.

Combien je préférerais la reposante fréquentation des Jefke, des Zotte Louis, des Milleke Zat. Des érudits à leur manière qui connaissent leurs classiques mieux que quiconque, bien souvent pour les avoir lus. Les plus jeunes d'entre eux, alors, s'appelaient "le fils Chevalier" ou Ernest Deupoor. Ils sont toujours présents. Toujours aussi courtois, aussi serviables. Peut-être pas plus riches... Le savent-ils : une pleine génération de bouquineux leur doivent leurs joies les plus ineffables. Qu'ils en soient chaleureux-

sement remerciés.

Rue du Chevreuil, face au bassin de natation de la Ville, subsiste une bâtisse basse d'un autre âge, faite essentiellement d'un obscur tunnel et dont on se demande à quel miracle inutile elle doit d'être toujours debout, en avancée des autres façades, étrange dangereusement le haut de cette artère. D'autres maisons, plus essentielles, ont été démolies par ici.

Un marchand de loques - ce métier existe-t-il encore ? - y avait élu domicile, avant 1940. L'ai-je fréquentée, cette caverne d'Ali Baba du pauvre ! Une fois par mois, je montais, à Boondaël, sur la plate-forme du "33", un lourd sac de jute à bout de bras. Son contenu ? Les déchets de tissus accumulés au fil des semaines par mon père, "tailleur d'habits" en chambre.

A mesure que le tram s'approchait de la place du Jeu de Balle, mon coeur se mettait à battre tambour et c'était les jambes flageolantes que j'en descendais, traînant péniblement mon fardeau. A vrai dire, j'avais peur. Peur de ce noir corridor où me guettait le maître de céans, sorte de Thénardier à la bruxelloise, le peson à la main. "Douze kilos", maugréait-il et il me glissait quelques francs dans la main.

C'était ensuite la délivrance, le retour à la clarté. La richesse aussi. Car ce trésor était le mien; je pouvais le dépenser à ma guise, en disposer à ma fantaisie. Je dégringolais vers le centre de la ville, de toute la vitesse de mes jambes de 10 ans, tournant le dos à ces angoissantes Marolles et me précipitais vers la librairie du Grand Bazar inondé de lumière.

Ces jours-là, je m'offrais un ou deux livres neufs: Bari chien-loup, Le Dernier des Mohicans, les Trappeurs de l'Arkansas, Nick Carter, Nat Pinkerton... Si la vente avait été bonne, c'était un titre de la Collection Nelson qui enrichissait ma "bibliothèque". Un luxe.

Jamais l'idée ne me vint de thésauriser mes magots. De laisser tomber une pièce dans la fente idiote d'une tire-lire a toujours déclenché en moi un sentiment de tristesse. "Cinq francs ne valent cinq francs, affirmait Sacha Guitry, qu'à partir du moment où on les dépense."

J'en reviens à mes Marolles. Celles vers lesquelles mon père m'envoyait certains jours en mission spéciale. Objectif : je ne sais plus quelle boucherie réputée de la rue Haute où se vendait le seul bon "bloempanch" de Belgique. Une délicatesse dont la vue seule me flanquait la migraine. Il n'est pas toujours nécessaire d'ingurgiter des carrés de graisse pour faire une magistrale crise de foie. Rien, cependant, à côté de l'horreur d'avoir à prononcer ce vocable barbare : bloempanch. (Ma mère disait "blôôpanch"). En vitrine, une étiquette artistiquement "crollée" annonçait "boedpens". Les voies du parler bruxellois sont impénétrables.

Autre supplice marollien, celui des samedis de paye, en période de "bonne saison". Ces jours-là, la famille se pointait place de la Chapelle et la lente procession commençait, le long des vitrines de la rue Haute. Moments de conjoncture financière favorable que ma mère mettait à profit pour renouveler, au meilleur prix, les chaussures de l'un, les caleçons de l'autre. Calvaire interminable jamais entrecoupé pour moi d'aucune joie. Tandis que je salivais d'envie devant des pyramides de pistolets au haché - on ne parlait guère de

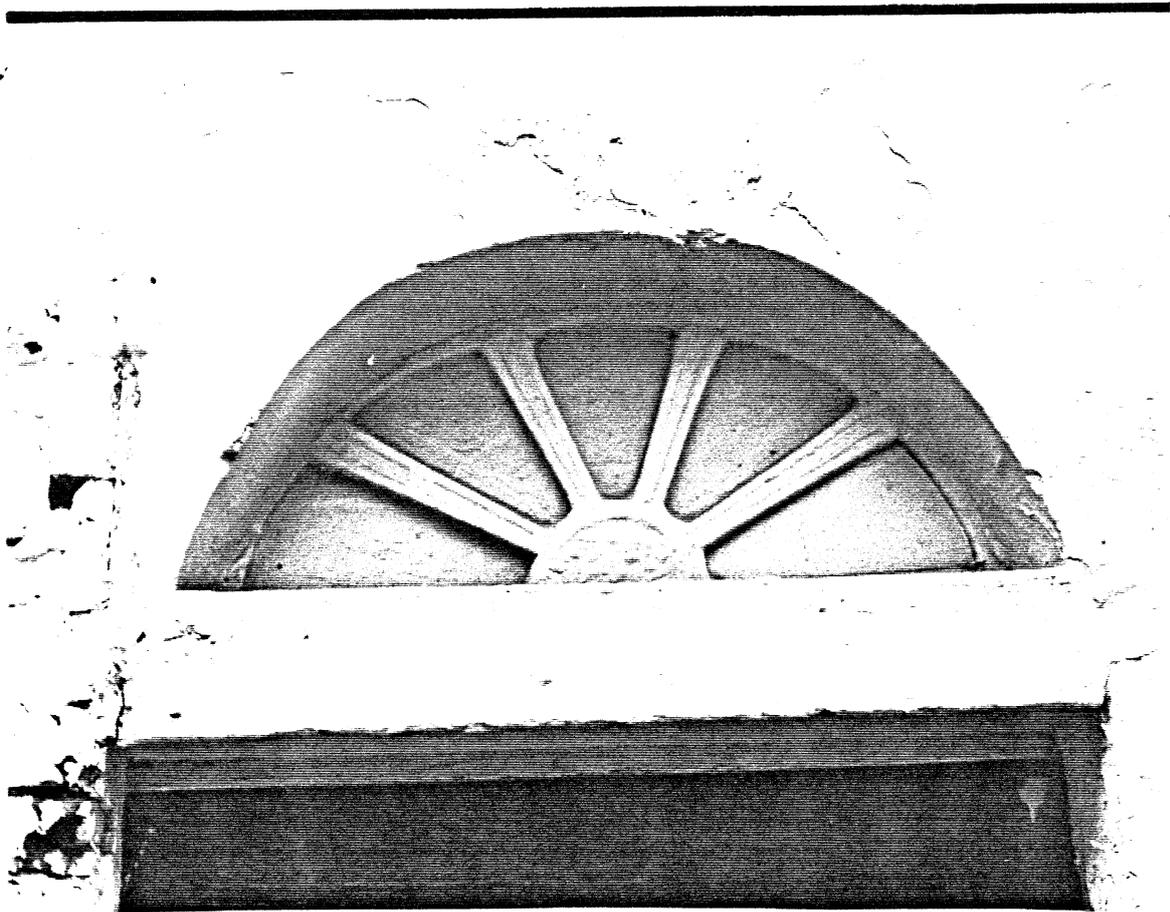
"filet américain" en ce temps-là - mes parents se passionnaient pour la couleur d'un "trench-coat" ou supputaient les qualités respectives de deux casseroles en inox. Elitiste à sa façon, ma mère ne prétendait pas "descendre" rue Blaes. C'eût été déchoir. On a les snobismes qu'on peut.

Nul ne me contredira : les Marolles ne sont plus ce qu'elles furent. Après avoir été - c'était il y a bien longtemps - simultanément le royaume d'une certaine pègre, des ordres religieux et des filles publiques - aucune incompatibilité ! -, elles devinrent celui de la classe besogneuse, celle d'un petit peuple ouvrier bien sympathique, mal pris aujourd'hui entre le désir de s'accrocher à cette terre qui est la sienne et celui de fuir devant l'invasion des "étrangers". Non pas ceux-ci venus d'Afrique ou du Proche-Orient, et qui sont en définitive de semblable extraction, mais bien ceux-là descendus du haut de la ville, venus s'encanailler ici à la table de restaurants "in", moins excellents que chers.

Là où, naguère, les zatlaps de chez nous passaient la nuit, cuvant leurs trois litres de gueuze, la tête appuyée sur une corde tendue, s'entasse à présent un high-life en trompe-l'oeil qui ne sait plus à quel waterzooi se vouer pour se désennuyer.

N'empêche : qu'une heure creuse se glisse dans l'horaire de mes journées et je file illico vers les Marolles.

Allez savoir pourquoi !



Au 5 de la rue des Renards, se trouve une petite maison basse. Dans l'imposte au-dessus de la porte, on devine à peine - il y a tant de couches de peinture - l'ancien numéro attribué à l'époque où les maisons n'étaient pas encore numérotées par "rue", mais par "section". On retrouve ces numéros dans les "wijkboeken" conservés aux Archives de la Ville de Bruxelles.